

Alger entre terre et mer

Aux «yeux qui voient» de Le Corbusier, il n'échappe pas que la signification la plus profonde d'Alger lui vient de son rapport avec la mer. Plus précisément, de sa nature de carrefour d'itinéraires d'eau et de terre, d'articulation d'un réseau de parcours aboutissant à la grande plaine liquide de la Méditerranée.

Le Corbusier perçoit qu'Alger a un cœur orienté vers la mer, mais aussi un corps qui se déploie le long la côte, le «front de mer». Et lorsqu'il propose un développement linéaire entre la ville arabe, les collines de Fort-L'Empereur et la ville balnéaire à Hussein Dey, il applique avec cohérence les conséquences de cette interprétation.

D'une clarté exemplaire, le Plan Obus confie en effet le dessin de la nouvelle Alger aux grands jalons directeurs de la nature et de l'histoire, à l'échelle déterminée par le grand ordre du paysage, bien que l'extension de la cité-viaduc nous semble encore trop limitée par rapport au grand arc de la baie, qui s'achève au Cap Matifou.

Certes, Le Corbusier ne savait pas que les Phéniciens avaient déjà choisi les deux sites aux extrémités opposées de la baie pour fonder leurs villes. Et il n'était probablement pas très bien informé sur la façon dont les Romains, puis les Byzantins, puis les Arabes, puis les Turcs, ont tracé un destin contradictoire pour l'urbanisation de la côte, avancées soudaines suivies de replis, disparitions dues à l'abandon et aux vicissitudes incertaines de l'histoire.

Et pourtant — tel est l'enseignement qu'on en peut tirer — la nature du lieu et son histoire imposent des conditions bien claires au projet, et la conformation de la ville moderne, même dans la version d'un innovateur aussi radical que Le Corbusier, ne peut que confirmer les tracés latents ou sédimentés de cet espace de frontière entre terre et mer.

Aujourd'hui, le grand Alger a envahi dans son développement toute la zone de côte comprise entre les collines de Fort-L'Empereur (et au-delà, jusqu'à Zéralda sur la côte occidentale) et Cap Matifou. L'urbanisation s'est étendue vers l'arrière-pays, englobant les centres de la Mitidja et transformant les tracés anciens du morcellement agricole et des actions d'assainissement en directrices d'implantation.

La ville de terre ferme semble dépasser nettement la ville de la mer. Et l'imaginaire d'Alger se recueille désormais seulement autour de la partie la plus antique (d'ailleurs victime d'une destruction en phase avancée, qui n'est pas due uniquement au temps) et de la belle ville de la conquête, donnant sur le port, tandis que le paysage des collines apparaît défigurés par un tissu bâti indifférent à la morphologie du site.

A l'affaiblissement de la signification de ville entre

terre et mer correspond l'état de dégradation fonctionnelle, physique et figurative de l'urbanisation côtière, surtout dans ses franges les plus éloignées du centre ville. Ici le mélange confus de ce qui reste des implantations balnéaires françaises et des habitations d'une banlieue récente, de formation en grande partie spontanée, témoigne de façon évidente du décollement entre l'idée de ville des *aménageurs* contemporains, d'une part, la nature et la mémoire du lieu d'autre part.

Comme des membranes incompréhensibles noyées dans la masse spongieuse des maisons, émergent de place en place des fortifications et des postes de défense qui, par le passé, ont fait partie intégrante du système Alger-baie, charnière stratégique à la fois des courants de passage entre le plaine de sable et de pierre du désert saharien et la plaine liquide de la Méditerranée et des parcours côtiers au pied de l'Atlas.

Et alors que l'on tente de requalifier le front de mer par un nouveau parc, en arrière de l'autoroute récente (tracée pour confirmer que Le Corbusier avait raison de penser une autoroute-front de mer) en dessinant des équipements improbables à l'intérieur de géométries de localisation tout aussi improbable, on oublie les signes du patrimoine historique survivants à des siècles d'abandon et aux années encore plus néfastes de l'urbanisation sauvage.

Et pourtant, c'est là justement que peut naître un nouveau programme de requalification urbaine intégrée à la réhabilitation et à la mise en valeur des permanences historiques. Un programme capable de rendre à l'imaginaire d'Alger la force du rapport antique entre la terre et l'eau, entre la géographie des implantations et la géographie du lieu, capable d'inventer un nouveau sens à l'espace de la ligne de côte, sans trahir les droits d'un texte écrit à travers non moins de deux mille ans d'histoire.

A celui qui a «des yeux pour voir», les fortins et autres constructions qui ont survécu à grand-peine, les tracés routiers appuyés probablement au système des assassinements anciens repris par les Français, les autres témoignages parfois plus récents d'une utilisation active de la côte, apparaissent comme des signes inaliénables d'un projet appelé à remplir les espaces contemporains de significations extraites des profondeurs stratifiées du temps. Le projet d'un nouvel Alger qui ne prend plus comme dépositaire de son histoire la seule Casbah, ou les édifices isolés, comme les mosquées et les Palais d'été, mais qui redécouvre comment s'est formée l'implantation du système de la côte et qui transforme ces raisons en règles de requalification du bâti existant.

Ce sont là quelques-unes des hypothèses sur lesquelles s'est fondé un travail de recherche appli-

quée à l'intérieur du programme de formation de spécialistes en «sauvegarde et mise en valeur des sites historiques» lancé il y a trois ans à l'Ecole Polytechnique d'Architecture et Urbanisme d'Alger.

Il s'agit d'un programme post-graduation, organisé dans le cadre de la coopération technique italo-algérienne, en vue d'approfondir la formation de ceux qui travaillent dans les universités et les administrations engagées dans la préservation du patrimoine historique algérien.

Au lieu de cibler l'action sur une formation fortement sectorialisée, miroir du clivage qui affecte les politiques de la tutelle et celles de la transformation urbaine, on a préféré offrir les instruments conceptuels et opérationnels nécessaires pour mettre correctement en oeuvre les actions sur les biens historiques locaux.

Ainsi, aux enseignements consolidés propres au domaine de la connaissance et du projet, se sont ajoutées d'autres occasions de formation liées aux problèmes de la gestion des interventions, pour dépasser les limites d'un enseignement trop orienté vers les méthodologies et les techniques de l'interprétation conceptuelle, et peu attentif aux conditions réelles de l'action.

Mais il ne s'agit pas seulement d'enrichir le pro-

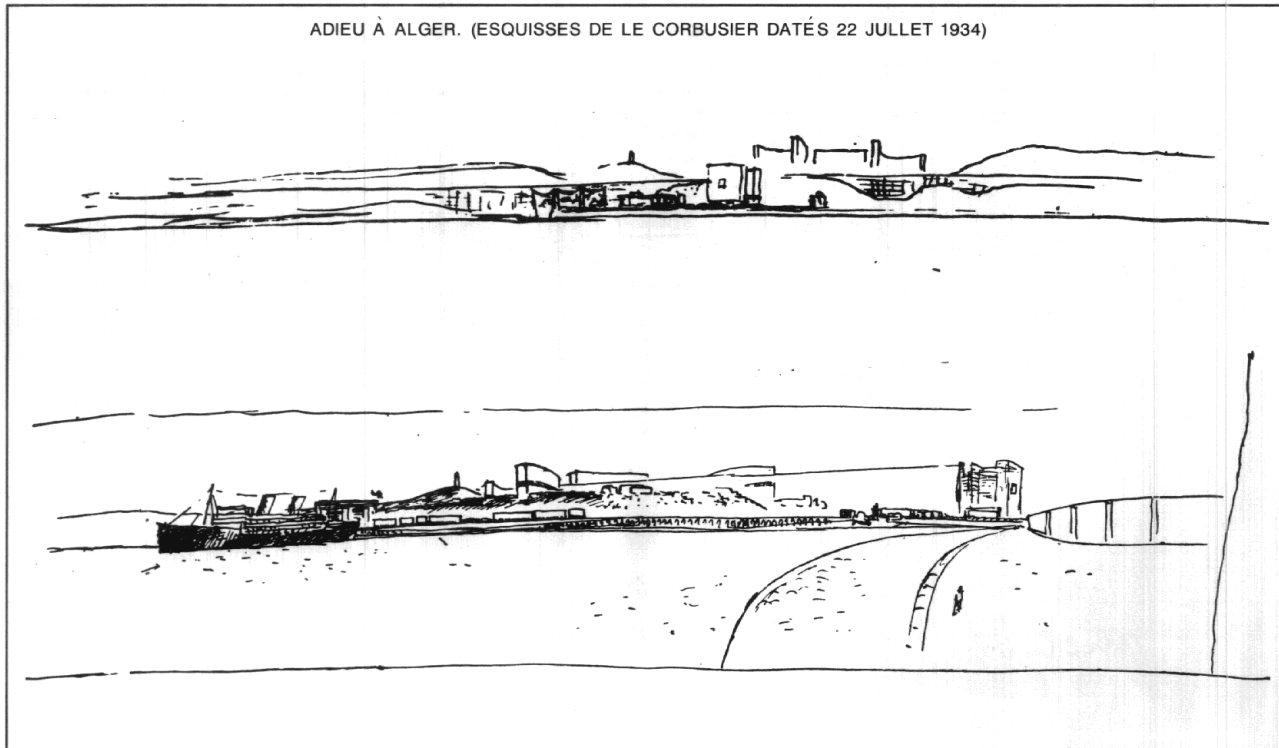
cessus de l'étude de projet par les connaissances sur la faisabilité technique, économique, administrative et sociale des interventions, et sur les conditionnements imposés par les stratégies de réalisation.

Ce qui semble encore plus important, c'est de réfléchir sur la possibilité de transmettre un savoir appliqué à des contextes différents, en essayant d'éviter l'internationalisme d'une idéologie conservatrice, trop souvent véhiculée par les organismes supranationaux et par d'autres porteurs inconscients de modèles qui font abstraction de la spécificité des contextes.

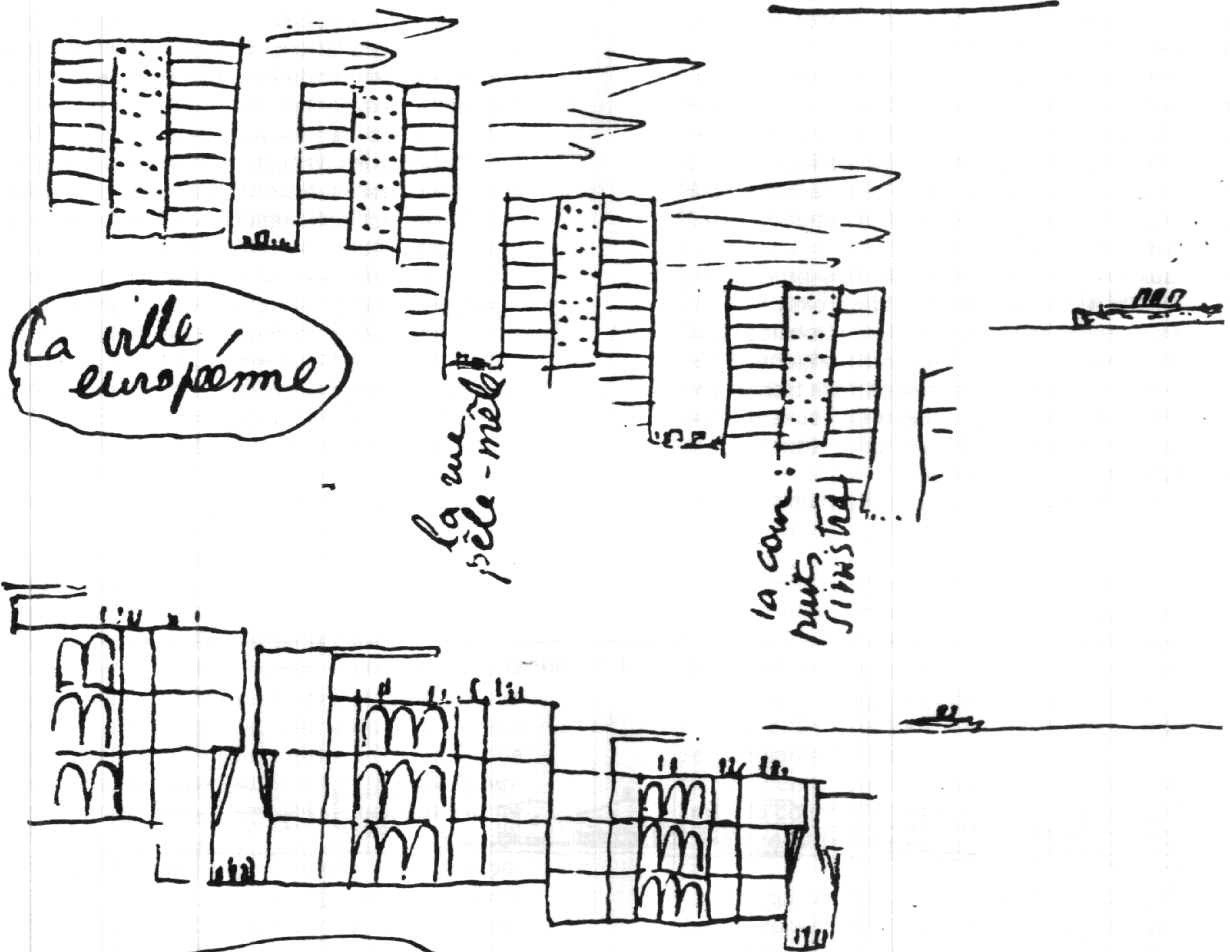
Ainsi, il arrive de trouver aujourd'hui en Algérie des interventions de restauration qui semblent traduire des théories approfondies ailleurs, utilisées sans la rigueur philologique voulue. Le thème de la réappropriation de l'identité a du mal à se traduire en projets de réhabilitation harmonisant les nécessités de conserver l'existant avec les actions d'adaptation indispensable aux besoins actuels.

Par ailleurs, certains problèmes se rapprochent de ceux que l'on a vécus, récemment encore, en Italie. De même certains principes de fond des politiques d'intervention semblent bien s'adapter aux différentes situations.

ADIEU À ALGER. (ESQUISSES DE LE CORBUSIER DATÉS 22 JUILLET 1934)



les "civilisés", vivent comme les rats.
dans des trous!



La ville arabe

la cour arabe

les "barbares" vivent dans la
propreté, le bien être.

Redécouvrir l'importance de ces relations contextuelles avant même que celle de l'édifice isolé, et donc se proposer de *reterritorialiser le patrimoine historique*, reconnaître la stérilité des approches séparées, et donc s'engager pour *stimuler les interactivités entre les différents savoirs* en jeu dans la connaissance et dans la préservation; s'ouvrir au caractère évolutif de la notion de bien historique et donc *attribuer une valeur culturelle égale à des biens d'époque récente*, comme les architectures coloniales françaises: telles sont les acquisitions développées en Algérie, assez proches de celles qui se sont affirmées en Italie ces dernières années.

Et puisqu'en Algérie comme en Italie l'un des problèmes de base est la réintégration des politiques urbaines dans les politiques de préservation du patrimoine historique, les recommandations mises au point il y a quelque temps par le groupe de recherche inter-universitaire «Projets et mémoires» (voir annexe) n'ont rien perdu de leur actualité. En effet, dans une situation comme dans l'autre, il s'agit de s'opposer à un traitement séparé du patrimoine historique et de la conception du nouveau, fruit empoisonné du modernisme. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de refuser une culture de la préservation acritique, qui prétend sauvegarder

les témoignages du passé en les soustrayant à la réinterprétation du présent; mais de refuser aussi une culture de la transformation qui réduit le monde des permanences à des signes manipulables à volonté, au nom de la prétendue subjectivité de l'interprétation.

Au contraire, si l'on reconnaît dans les lieux et dans leur histoire une source active de valeurs capables de promouvoir une utilisation différente des espaces, il faut s'employer à rechercher de nouvelles relations de sens entre espaces anciens et modernes, en démontrant qu'il n'est pas incompatible d'interpréter avec rigueur le texte donné tout en préfigurant de nouveaux équilibres, mais qu'il s'agit au contraire de termes insécables d'une dialectique accomplie, justement, dans le projet.

La baie d'Alger peut devenir un banc d'essai privilégié pour expérimenter une nouvelle application du rapport entre préservation et innovation, entre significations cachées à exhumer et espoirs à satisfaire. Tel est du moins l'enseignement implicite dans l'oeuvre de Le Corbusier. Et tel est aussi le souhait que nous formulons à la post-graduation nouvellement née en «sites historiques».

Alberto Clementi

BAB EL OUED ET NOTREDAME D'AFRIQUE DANS LES ANNÉES 1920.

